

1917, les tranchées

Benjamin avait été affecté au transport du matériel et des munitions. Depuis le camp de base de **Braine**, il était chargé d'acheminer des armes et des cartouches aux soldats qui se trouvaient sur la ligne de front.

Pour ce faire, on l'avait mis au volant d'un camion Berliet CBA presque flambant neuf. Un excellent véhicule, doté d'un bon moteur qui ne s'essouffait pas.

Lorsqu'il eut terminé le chargement - caisse de munitions et nouvelles mitrailleuses plus rapides - il fit un signe de la main et démarra son engin. Le chemin n'était pas très long jusqu'aux tranchées, tout au plus une dizaine de kilomètres, mais la route, suite aux toutes dernières pluies de ce mois d'octobre, s'était transformée en piste boueuse.

Il ne lui fallut que quinze minutes pour atteindre l'arrière des lignes. Les soldats, qui le connaissaient bien maintenant, lui firent de grands signes de la main.

Benjamin gara son camion et des hommes approchèrent pour récupérer le chargement.

— Comment ça va par ici ? demanda Benjamin dès qu'il eut mis pied à terre.

— Plutôt calme, répondit un soldat. Pas bon signe.

— Sûr, il se prépare quelque chose, compléta un

autre.

— C'est pourquoi nous restons sur nos gardes. Le **pitaine** a fait doubler la garde et renforcer les barbelés.

— Et puis, on nous a fait sauter nos **perm** ! Moi qui pensais rentrer deux trois jours chez moi...

Benjamin constata donc que l'ambiance était plutôt morose. Il avait entendu quelques rumeurs d'une prochaine attaque d'envergure. Peut-être était-ce pour bientôt ?

Comme à l'accoutumée, il suivit les soldats et descendit dans la tranchée. On y accédait par une échelle de bois. Les parois, de terre évidemment, avaient été doublées par des sacs de sable et Benjamin aperçut des hommes qui continuaient la mise en place de cette protection.

Cette tranchée, qui servait essentiellement au stockage, était située en arrière de la **tranchée de combat**. Les hommes pouvaient s'y reposer, reprendre des forces. Régulièrement, ils repartaient vers la tranchée de combat tandis que les soldats placés en avant prenaient leur place. Les déplacements d'une tranchée à l'autre n'étaient pas toujours sans risque.

— Un café, Benjamin ?

— Avec plaisir.

Même si ce café avait un goût peu relevé, il réchauffait le corps et le coeur des hommes qui vivaient ici des moments difficiles.

— Mais, je ne vois pas Jeannot ? Il est en perm ?

Son voisin de droite le regarda sans lui répondre. D'un regard qui en disait long.

— Non ? Quand ça ?

— Cette nuit. Nous étions devant et il a fallu réparer des barbelés. Le petit s'est porté volontaire... Il a été fauché par une rafale.

Benjamin était triste. À chacune de ses venues, il apprenait une mauvaise nouvelle. Des soldats, qu'il connaissait bien maintenant, avaient disparu, happés par cette guerre effroyable. Mais quand cela allait-il donc prendre fin ?

À l'arrière, sur l'esplanade de terre où Benjamin avait garé son camion, on vit arriver trois voitures. Des officiers en descendirent. Ils semblaient pressés et gagnant la tranchée par une autre échelle, ils se rendirent directement dans le poste de commandement.

— C'est bien ce que je disais, reprit l'un des soldats. S'ils se déplacent c'est que ça va bouger d'ici peu.

— C'est encore cette histoire de **Fort de la Malmaison**, tu crois ?

— Certainement. tant qu'on n'aura pas la main dessus...

— Je vais redescendre et tâcher de glaner des informations, expliqua Benjamin.

— Attends, ne te sauve pas ainsi. Je crois que les gars ont du courrier pour toi.